

# Introduction

## Médecine et sciences de la vie dans le monde antique

**Lorenzo PERILLI**

*Université de Rome Tor Vergata, Rome, Italie*

La médecine est à la fois un art de la connaissance et de l'action. Une *techne* par excellence. Elle exige les ruses de l'intelligence : perspicacité de l'œil, habileté de la main, vivacité d'esprit. Elle accompagne l'histoire de l'humanité depuis ses origines : une morsure d'animal sauvage, une jambe cassée, les séquelles d'un combat – autant de situations nécessitant une intervention. La médecine se distinguait de toutes les autres disciplines par le banc de test sur lequel ses théories et ses pratiques étaient mises à l'épreuve : celui de la vie et de la mort.

L'œuvre écrite la plus ancienne de la civilisation occidentale, l'*Illiade*, rassemble les récits qui, pendant des siècles, avaient été transmis oralement, et les fixe à travers l'écriture. Ici, des médecins émergent parmi les guerriers grecs en campagne à Troie, mais la pratique médicale y est aussi une affaire de dieux et de héros. Homère, la figure à laquelle on attribuera plus tard la composition de cet ouvrage extraordinaire ainsi que celle de l'*Odyssée*, fait preuve de curiosité, de familiarité et même de compétence dans les domaines de l'anatomie, de la physiologie et des traitements médicaux. Il décrit ainsi des blessures, la pose de bandages, le recours à certains médicaments, des interventions chirurgicales, et ce à plus de 150 reprises. Les scènes à caractère médical sont si nombreuses et détaillées dans le texte et leur exactitude technique si précise qu'un chercheur fit un jour remarquer, avec un certain degré d'imagination (et un point de vue assez désuet), que le poète avait dû être un médecin militaire ayant accompagné les guerriers grecs dans leurs expéditions.

Ce n'était pas le cas. Les connaissances et la curiosité médicales, telles qu'illustrées dans les poèmes les plus anciens, s'inscrivaient dans un patrimoine commun. Elles n'accompagnaient pas seulement la culture grecque, mais toutes les cultures. Et chaque culture concevait ce savoir, et donc le corps humain et la santé, à sa manière, selon une approche qui reflétait une vision plus générale de l'humanité, du monde et de la connaissance.

Tout cela tourne autour de la notion même de médecine. Il est difficile de saisir le concept que les Anciens avaient de la médecine si l'on procède avec les catégories de la médecine moderne, tout comme il est hasardeux de regarder la science antique à travers les lunettes de la science moderne. Les deux ne sont pas équivalents : la première ne doit pas non plus être considérée comme une ébauche ou une anticipation de la seconde.

On a souvent attribué à la médecine antique un système d'idées basé sur ce que nous appelons le « paradigme de la rationalité » – paradigme qui a fait de la science occidentale moderne le système dominant. Pourtant, dans l'Antiquité, la théorie et la pratique médicales présentaient en réalité de multiples facettes, dans lesquelles se croisaient la philosophie, la foi et une forme d'anthropologie liée à une dimension religieuse profondément ancrée, qui n'était pas exempte d'éléments relevant de la superstition. Des sanctuaires dédiés au dieu de la médecine Asclépios (appelé Esculape à Rome) et à son père Apollon s'élevaient dans toutes les villes de la région méditerranéenne. Ces sanctuaires accueillait des médecins et des prêtres, abritaient des écrits et des archives médicales et servaient de point de rencontre à des centaines de patients fidèles qui venaient y recevoir des soins tant pour l'âme que pour le corps, ou à de jeunes gens désireux d'apprendre, à des intellectuels et des empereurs romains en quête de réconfort ou de traitement, ne serait-ce que pour leur hypocondrie.

La médecine était un phénomène collectif et sociopolitique. Elle ne vivait pas à l'abri du monde extérieur mais tirait parti des compétences et des expériences accumulées au fil du temps et à travers les régions. Elle bénéficiait des traditions propres aux civilisations antiques, notamment égyptiennes, et exploitait les méthodes et les pratiques employées par un grand nombre de praticiens dans les villes et les sanctuaires, auxquelles étaient même parfois intégrés des éléments magiques. Comme l'affirme l'historien grec Hérodote, les Babyloniens pouvaient se passer de médecins : chez eux, précise-t-il, les malades étaient conduits dans un espace public où toute personne ayant déjà souffert de la même affection pouvait faire des suggestions, et les passants étaient même obligés de le faire (Hérodote, *Histoires* I 197).

Les Grecs voyaient les choses différemment. Selon eux, comme l'écrivit Homère, « un médecin vaut plusieurs hommes » (*Iliade* IX, 514), et les médecins étaient désignés par les cités pour s'occuper de la santé de tous, riches et pauvres sans distinction.

Ils considéraient leur profession comme une véritable mission de vie. Cette mission fut ensuite formalisée sous le nom de Serment d'Hippocrate (même si ce dernier n'en fut pas l'auteur) au point que, comme l'indique une célèbre inscription datant de 304-303 av. J.-C. et se trouvant dans le sanctuaire d'Asclépios à Athènes, « Phidias le médecin a toujours agi pour le bien du peuple athénien et a généreusement soigné les Athéniens qui en avaient besoin, offrant de servir gratuitement de médecin public et démontrant ainsi sa bienveillance à l'égard de la cité ». Pour cela, le médecin Phidias de Rhodes reçut des honneurs publics et une inscription commémorative aux frais de l'État.

C'est l'Égypte qui constitue le terme de comparaison le plus proche, devenant même un point de repère pour le monde grec. Les Grecs eux-mêmes le reconnaissent : pour Homère, les médecins égyptiens étaient « les plus experts de tous les hommes » (*Odyssée* IV, 231-2.). C'est avec admiration qu'Hérodote rappelle à plusieurs reprises la présence de médecins égyptiens en Grèce ; plus tard, le philosophe et théologien chrétien Clément d'Alexandrie énumérera les six livres qui, selon lui, contenaient toute la science des médecins égyptiens : *Sur la structure du corps* ; *Sur les maladies* ; *Sur les instruments* ; *Sur les médicaments* ; *Sur les yeux* ; *Sur les maladies des femmes* (*Stromata*, VI 4, 35.1-37).

La Mésopotamie, la Chine, et plus tard l'Inde et le Proche-Orient de la médiation arabosyriaque constituent les pièces qui permettent de compléter la mosaïque de la médecine antique : le paradigme occidental, et donc grec, a fait ses preuves tout au long de l'histoire, mais il nous serait impossible de comprendre ce paradigme et son cheminement sans le comparer à d'autres modèles. La comparaison nous permet de percevoir des aspects qui risqueraient de passer inaperçus dans une perspective « isolationniste ». Le but n'est pas, ou plus, d'identifier de prétendues « supériorités », mais plutôt de comprendre à quel point le contexte, le *Sitz im Leben*, le système de valeurs et l'état des connaissances affectent la médecine et la science et, inversement, à quel point celles-ci agissent sur les premiers.

Le paradigme rationnel grec a remporté la victoire finale. Toute l'histoire de la médecine, mais aussi de la science et de la connaissance, est façonnée par ce paradigme, qui constitue notre clé d'interprétation du monde ; nous sommes les héritiers de ce paradigme, avec ses avantages et ses limites. Ce paradigme, né avec Achille dans *l'Iliade* et cimenté au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., est aussi la conséquence naturelle de la réflexion théorique que la médecine grecque a entrepris très tôt sur elle-même et sur son propre *modus operandi*. C'est ce qui la distingue avant tout des autres disciplines : son héritage conceptuel et théorique demeure unique, tout comme sa conscience d'elle-même, qui se manifeste à la fois à travers les nombreux ouvrages médicaux qui nous sont parvenus et à travers d'autres témoignages, comme le célèbre argument de Platon. Il y a, dit le philosophe, deux types de médecins : l'un apprend de manière empirique, à travers les

passions, et ne peut donc guérir que ceux qui sont asservis par les passions ; l'autre, le médecin par excellence, un médecin comme Hippocrate, connaît les fondements théoriques de son art, peut « en fournir la raison » (*logon*) et assigner une base rationnelle à ses actes. C'est un homme libre, et il guérira les hommes libres (Platon, *Lois* 720b-d).

Cette vision a trouvé un terrain fertile dans la pensée grecque, a côtoyé Aristote et Dioclès de Carystos, nourri la médecine hellénistique, alimenté les débats entre des écoles opposées telles que les écoles empirique et méthodique, et atteint son apogée six siècles plus tard avec le « nouvel Hippocrate » : Galien. C'est à ce moment de l'histoire, dans la Rome du II<sup>e</sup> siècle, que la médecine en tant que science rationnelle et sa relation avec la philosophie furent accomplies, accompagnées d'un niveau extraordinaire de connaissances techniques, jetant les bases de la médecine européenne jusqu'à la période moderne. Ce n'est qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, avec l'anatomie d'André Vésale, que s'ouvre le chemin qui permettra de dépasser la médecine galénique, mais qui mettra encore deux siècles à s'imposer dans le nouveau monde.

L'« autre » médecine, celle des cultes de guérison qui se répandaient dans le monde gréco-romain, continuait à lui faire concurrence, de manière moins visible en tant que moins institutionnalisée. S'insinuant dans les transformations de la société médiévale, la dimension de la foi inhérente aux soins et à la guérison y était toujours associée, devenant parfois prédominante. Il y avait de nombreux médecins, méthodes et « protocoles », mais observé rétrospectivement de notre point de vue contemporain, ce qui n'était pas hippocratique fut marginalisé précisément pour être non hippocratique, c'est-à-dire parce que cela sortait du cadre du paradigme dominant.

La portée de la « médecine » dans le monde antique va bien au-delà d'une « science ou pratique du diagnostic, du traitement et de la prévention des maladies », telle qu'elle est définie par les dictionnaires modernes. C'est une science de l'humain et du vivant, une science du rapport au monde et aux autres. Comprendre cela permet de saisir l'importance de la comparaison avec les différentes cultures qui, bien que potentiellement similaires sur le plan nosologique, n'étaient pas nécessairement comparables d'un point de vue diagnostique ou thérapeutique, ni surtout en ce qui concerne l'idée même de l'être humain. La médecine de la Chine ou de l'Inde peut révéler bien plus de choses sur les conceptions du corps et ses relations avec le monde extérieur, sub- et supra-lunaire, et même sur les théories politiques et de l'organisation de l'État, que de profondes spéculations théoriques. Nous, les Occidentaux, apprenons ainsi à regarder la complexité de nos voisins d'un œil différent.

La perspective actuelle sur la médecine antique a remarquablement évolué en l'espace d'un demi-siècle. Elle a quitté les cercles étroits des historiens disciplinaires et des

philologues perspicaces de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, révélant ses nombreuses facettes et ses contributions à la compréhension de l'histoire, de la société, de la religion, de l'anthropologie, de l'économie et, bien sûr, de la « science » dans les sociétés antiques. Rendre à la médecine sa place dans l'histoire et dans son contexte a permis de proposer de nouvelles lectures et réinterprétations des nombreux témoignages disponibles. Ceux-ci comprennent des sources écrites – médicales ou non, incluant de nombreuses inscriptions – ainsi que des témoignages archéologiques, figuratifs et numismatiques.

La médecine a trouvé dans l'écriture un outil indispensable, nous donnant pour elle seule, parmi toutes les *technai* antiques, un corpus substantiel d'œuvres partant déjà du point culminant de la culture occidentale antique : la Grèce du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., l'époque du Parthénon et de l'art de Phidias et de Polykleitos, de Parménide, de Socrate et de la philosophie, de Sophocle et de la tragédie, d'Aristophane et de la comédie, de Thucydide et de l'historiographie, d'Hippocrate de Chios et des mathématiques, d'Hippocrate de Cos et de la médecine. La formalisation de la médecine et des sciences de la vie participe à ce moment privilégié de l'histoire occidentale.

Les principales sources écrites complètes encore disponibles aujourd'hui (excluant donc les témoignages fragmentaires/indirects) se concentrent – est-ce par un hasard du destin, ou pour une raison précise ? – autour des V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles avant J.-C., puis sur les I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles après J.-C., lorsque Galien conclut la parabole, laissant place aux recueils et à l'érudition menant au Moyen-Âge. La médiation du monde arabe et du Proche-Orient qui s'opère aux VI<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles est essentielle, traduisant les textes scientifiques grecs en syriaque et en arabe tout en apportant des réflexions originales, et représente une phase essentielle de délocalisation, de circulation et de reformulation des savoirs et des idées.

Ce nouveau regard sur la médecine antique a permis une compréhension plus nuancée de la maladie, ainsi que de la formation, du rôle et de la fonction sociale des médecins, de la relation médecin-patient, et a conduit à des définitions plus précises de pathologies qui, comme les maladies mentales, ne furent pas toujours considérées historiquement comme telles, tout en examinant, entre autres, les réactions individuelles et sociétales face aux épidémies infectieuses.

En outre, nous avons pris conscience de l'utilité de situer le monde grec dans un contexte plus large, et les notions d'« unicité miraculeuse » fossilisées par les épigones du néoclassicisme ont été abandonnées, tandis que les cultures environnantes, même aussi éloignées que la Chine, ont fait l'objet d'une comparaison fructueuse.

Une attention plus globale et plus structurée, ainsi qu'une meilleure appréciation, a permis donc à la médecine antique de bénéficier d'un intérêt et d'un engagement croissants. Des initiatives éditoriales et des centres de recherche ainsi que des projets nationaux et internationaux ont fourni aux chercheurs et aux néophytes avertis des éditions fiables de textes et des études approfondies et solides, facilitant ainsi de nouvelles découvertes et encourageant la coopération scientifique et le dialogue entre les spécialistes de différents domaines. Il reste encore beaucoup à faire – ce champ d'études demeure ouvert.